

LA TRACE À L'ŒUVRE DANS LES PREMIERS ROMANS D'ÉDOUARD GLISSANT

Françoise Simasotchi-Bronès

Armand Colin | « Littérature »

2014/2 n° 174 | pages 18 à 32

ISSN 0047-4800

ISBN 9782200929497

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-litterature-2014-2-page-18.htm>

Pour citer cet article :

Françoise Simasotchi-Bronès, « La trace à l'œuvre dans les premiers romans d'Édouard Glissant », *Littérature* 2014/2 (n° 174), p. 18-32.
DOI 10.3917/litt.174.0018

Distribution électronique Cairn.info pour Armand Colin.

© Armand Colin. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

La trace à l'œuvre dans les premiers romans d'Édouard Glissant

« Ayant traversé l'obscur et l'ayant exprimé avant d'entrer aux clartés incertaines de nos histoires. »

É. Glissant, *Philosophie de la Relation*¹

La question posée par leur histoire est une des topiques des sociétés post-esclavagistes du monde dit nouveau et de leurs littératures. Une histoire caractérisée par le fait qu'elle fut d'abord écrite par l'ordre colonial, et, à ce titre, longtemps oubliée des humanités offusquées qui en furent les victimes. Il existe donc pour ces dernières des lignes de fracture entre mémoire et histoire collectives. Ce sentiment s'est exprimé avec force dans le monde postcolonial du deuxième XX^e siècle où une relecture et/ou réécriture de l'histoire se sont imposées. Ce travail de réexamen /reconstruction historique traverse l'ensemble de l'œuvre romanesque, poétique et philosophique d'É. Glissant. Dans *La mémoire l'histoire l'oubli*² P. Ricœur, rappelle que l'histoire est la science des traces. Cette notion revêt une valeur cruciale dans l'approche historique de sociétés nées de la pratique de l'esclavage dont une grande partie du passé n'a pas été énoncé dans son caractère de violence radicale et mortifère ou a tardé à l'être³. C'est sans doute du sentiment d'une reconnaissance différée de l'horreur esclavagiste et de ses conséquences sur l'inconscient collectif de ces sociétés que provient l'obsession du passé qui habite nombre des créations artistiques et notamment littéraires. Une partie de la (l'en)quête du (sur le) passé peut et doit partir de ses traces possiblement négligées par l'histoire institutionnelle qui sont ses restes (in/)visibles, (im/)perceptibles ou même fantasmatiques dans le présent de ces sociétés. Face « cette mémoire historique raturée » pour sa société, selon Glissant, un des devoirs de l'écrivain est de « [la] fouiller à

1. Édouard Glissant, *Philosophie de la Relation, Poésie en étendue*, Paris, Gallimard, 2009, p. 15. Désormais désigné par le sigle PHR, entre parenthèses, suivi du numéro de page inséré dans le corps du texte.

2. P. Ricœur *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2003.

3. Il convient ici de rappeler qu'en France, il a fallu attendre 2001, pour que soit votée une loi reconnaissant l'esclavage comme crime contre l'humanité.

partir des traces qu'il a repérées dans le réel⁴ ». Les allusions aux « traces du temps d'avant⁵ » ou « traces primordiales » (CC, 234) scandent dès le départ son écriture romanesque, montrant que l'une de ses intentions premières a été de « pister sur tant de houles d'océan la trace de quelque chose » (CC, 17) qui s'est perdu « d'un pays enfui » et d'une histoire enfouie, mais qui, selon lui, demeurent en bribes, en éclats de mémoire, dans l'imaginaire et l'inconscient collectifs antillais. Ce, d'autant plus, que dans les pays de la Caraïbe, pour différentes raisons tenant de l'histoire et du climat, les traces matérielles, vestiges archéologiques et autres matériaux légitimés par la pratique historique sont rares. De l'ordre du fragment subsistant de ce qui a existé mais a disparu, s'est effacé faute peut-être d'avoir trouvé support durable, les traces caractérisent une histoire qu'on a voulu oblitérer et qui est devenue incomplète. Certains de ces résidus du passé, impalpables persistent néanmoins sous la forme d'empreintes mnésiques qui entrent dans l'imaginaire du passé collectif et modèlent la conscience d'elles-mêmes de ces sociétés post-esclavagistes.

Ces traces⁶, parfois déclinées en tracées, qui sont des motifs omniprésents dans les premiers romans⁷ (notamment *La Lézarde*, *Le Quatrième siècle*, *La Case du commandeur*) permettent d'éclairer un aspect majeur de la poétique glissantienne. Se déployant dans une dimension pluridimensionnelle ; temporelle (donc liées à l'histoire et à la mémoire) spatiale et humaine, avant même leur traduction en « pensée » par Glissant, les traces actives sont des schèmes premiers, des soubassements de sa poétique. Faisant signe et sens leur caractère nomade a eu vocation à organiser son champ discursif descriptif et théorique, pour penser « ce chaos monde où il a fallu d'abord vivre pour durer » (SC, 25). C'est à la *praxis* de la fréquentation de leur enchevêtrement, instaurée notamment par les premiers textes fictionnels d'É. Glissant, que vont s'emboîter quelques-unes des notions clé de l'œuvre et de la pensée glissantienne. Les traces et la pensée qu'elles initient constituent donc une des racines adventives premières de la pensée rhizomique du poète-romancier-philosophe.

4. É. Glissant, *Le Discours antillais*, Paris, Seuil, 1981, p. 133. Désormais désigné par le sigle DA entre parenthèses, suivi du numéro de page inséré dans le corps du texte.

5. É. Glissant, *La Case du commandeur*, Paris, Seuil, 1981, p. 227. Désormais désigné par le sigle CC suivi du numéro de page inséré dans le corps du texte.

6. Glissant parlant de trace(s), utilise tantôt le pluriel, tantôt le singulier, générique. Par commodité nous procéderons de même. La trace implique nécessairement la pluralité, même si elle renvoie aux populations dominées qui n'ont pas eu loisir de voyager (ou de survivre) avec leurs cultures dans le Nouveau Monde. La trace relève donc de la ruse, ou de la *mêtis* grecque de la survie.

7. Je m'attacherai essentiellement à *La Lézarde*, Paris, Seuil, 1958; *Le Quatrième siècle*, Paris, Seuil, 1964, *La Case du commandeur*, Paris, Seuil, 1981, *Mahagony*, Paris, Seuil, 1987, rééd., Paris, Gallimard, 1997. Je désignerai ces romans par les sigles suivants entre parenthèses : L, QS, CC, MG, suivis du numéro de page inséré dans le corps du texte. Les références étant nombreuses, de manière plus générale, dès sa deuxième citation, toute œuvre, sera ainsi désignée.

LA TRACE COMME PRÉSENT-PASSÉ : « CELUI QUI A PERDU LA TRACE, IL NE SAIT DÉHALER SON VISAGE/NI LE RECONNAÎTRE DANS LE CREUX DE SES MAINS⁸ »

La trace est d'abord celle du temps passé et de l'histoire. Cette dernière se superposant schématiquement en trois temps pour les Antillais : un avant la Traite et la déportation d'Afrique, un pendant l'esclavage, et un après son abolition. Mais mal connue elle est néanmoins, selon Glissant dans le *Discours antillais* « [...] présence à la limite du supportable, présence que nous devons relier sans transition au tramé complexe de notre passé » (DA, 132).

Cette « présence » qui s'impose comme une force obscure, corrobore la trace qui sous-entend pourtant un manque dommageable. Ce qui suppose et nécessite une tentative de récupération, de ce qui a été perdu, effacé, oublié du passé esclavagiste pour ceux qu'il nomme *les migrants nus*, C'est l'opération que décline par exemple, la « Table des matières » dans *La Case du commandeur* dont la première division s'intitule : « Trace du temps d'avant », expression récurrente sous la plume de Glissant. Les sections suivantes rendent compte de cette opération et d'un travail d'inventaire et de recension caractéristique de l'œuvre glissantienne.

Dès ses premiers textes, poétiques ou romanesques Glissant a pressenti qu'il appartenait à la littérature d'écrire l'histoire lacunaire du « champ d'îles » que constituent les Antilles, histoire dont la linéarité et la continuité ont été perdues, notamment pour ceux ayant vécu « ce cataclysme primordial (CC, 30) » de la Traite, qui demeure : « Ce qu'on effacera jamais de la face de la mer⁹ ». De même que constitue une empreinte traumatique indélébile la vie servile qui s'est ensuivie malgré « les tracés de silence » (CC, 45) qui l'ont entourée. Dans *L'intention poétique* Glissant déclare : « ... je tends à fouiller mon histoire : il faut que je rattrape à l'instant ces énormes étendues de silence où mon histoire s'est égarée. Le temps, la durée sont pour moi des vitalités impérieuses. » (IP, 38) La trace relève d'un passé-présent qui, selon Derrida ne contient pas sa structure toute entière car : « la trace est [...] à l'origine du sens en général. Ce qui revient à dire [...] qu'il n'y a pas d'absolu du sens en général.¹⁰ » Elle combine manque et héritage, et est vécue comme une hantise attachée à un inconscient collectif et à une mémoire-fantôme antillaises. Dans *Le Quatrième siècle*, c'est à la recherche d'un « temps d'avant », qu'il pressent mais qui reste manquant à sa conscience

8. É. Glissant, *L'Intention poétique, Poétique II* (1969), nouvelle édition, Paris, Gallimard, 1997, p. 208.

9. É. Glissant, *Les Indes, Lézenn*, édition bilingue, traduction en créole R. Étienne, Le serpent à plumes, [1956] 2005, « Chant IV », p. 106.

10. J. Derrida, *Pour une grammatologie*, Paris, Minuit, 1967, p. 95.

et à sa connaissance, que le jeune Mathieu Béluse va voir le vieux Papa Longoué « Dis-moi le passé Papa Longoué » (QS, 68).

La littérature, à la recherche des traces, se présente comme une « histoire des latences¹¹ », de ce qui est, mais est invisible, de ce dont le déroulé n'a trouvé d'autre inscription scripturale, que l'incomplet des registres et autres livres de bord négriers. Cette déperdition de la connaissance de l'histoire est un fil conducteur des premiers romans glissantiens. Elle est source de souffrances et d'une conscience morcelée souvent rendue par l'image des personnages qui « sautent de roches en roches sur les rivières du temps » (CC, 32). Le « désiré historique [...] qui est l'obsession d'une trace primordiale » (DA, 147) est prégnant pour une humanité romanesque qui peine à « sortir de ce trou du passé » (CC, 26). La métaphore glissantienne du « trou » ou du « fossé » pour désigner ce manquement du passé à la conscience est récurrente, associable à celle « du gouffre » dont il a fallu faire l'expérience pour la traversée sans retour d'Afrique vers les Amériques, ainsi qu'à celle du vertige que vivent fréquemment les personnages qui se penchent sur ces manques abyssaux.

C'est grâce à l'exercice de la « vision prophétique du passé » évoquée dans la préface de *M. Toussaint* ou dans *Le Quatrième siècle* que peuvent possiblement se combler ces manquements de (à) l'histoire. Dans *Le Quatrième siècle*, Papa Longoué ne peut avoir accès à un savoir mémoriel que par ce qu'il « voit », qui est là, mais occulté, dans la nuit de l'histoire. Son acte divinatoire permet de convoquer le passé en prenant appui sur des traces, indices de l'histoire laissés dans l'espace et présents de manière latente dans les esprits et les corps des descendants d'esclaves et qu'il faut dévoiler. Ce vieillard visionnaire est un relais vers un passé insaisissable d'une autre manière que par cet exercice divinatoire. Dans *Le Quatrième siècle*, il s'agit de remonter l'histoire que de revenir à l'origine du différend entre les familles Longoué et Béluse, qui accompagna les deux ancêtres fondateurs sur le bateau de la traversée et continua de nourrir leur haine réciproque une fois arrivés en Martinique. Question sans autre réponse qu'une « légende » (CC, 166) dont les multiples possibles narratifs font écho à une quête de « l'origine » perdue et d'une généalogie rompue définitivement. Seule la mise en œuvre de cette « vision prophétique » par le quimboiseur peut conjurer l'aveuglement des autres personnages – « le passé [est] debout près d'eux mais ils ne le voient pas (QS, 68) » – et les mémoires rétives, tant il est « difficile de rameuter le temps, son cortège irréel, sa souffrance » (CC, 165).

Les personnages en proie au vertige, livrés à la « folie de l'origine » sont légion dans l'univers glissantien. Pythagore Celat dans *La Case du*

11. G. Duby, *Le dimanche de Bouvines*, Gallimard, coll. « Folio Classique », 1973, p. 9.

Commandeur qui crie « Odonno » à la naissance de sa fille Marie, nom-trace, réminiscence d'un mot africain, d'avant la Traite et dont il ignore le sens. « [...] c'est folie. Odonno est un cri de malfini tragique dans [sa] tête » (CC, p. 18). Plus tard, Marie elle-même, à la recherche d'un temps volé (CC, 196) fera l'expérience du délire jusqu'à l'internement dans un hôpital psychiatrique. C'est que certains personnages se sentent dans un temps fragmenté, éclaté, dont le contrôle a été, à un moment, donné perdu. Il leur faut « re-monter le temps » dans les deux sens du verbe. Dans leur organisation narrative et dans leur succession les romans glissantiens sont soumis à cet éclatement du temps à ce « chaos d'écriture » quasi-nécessaire « dans le temps où l'être est tout chaos » (SC, 20). Ils procèdent par sauts temporels et par répétitions, construits dans la spirale d'un temps historique que Glissant reconfigure à partir des indices qu'il en reste. Son entreprise est « imaginer le passé non pas d'imagination [dit-il] mais d'imaginaire » (PHR, 211).

TRACES ET TRACÉES, L'ESPACE OUVERT : « CAR ICI, DANS L'ÎLE L'ENCERCLEMENT QUI RISQUAIT D'ENTRAVER L'IMAGINATION AU CONTRAIRE L'EXACERBE¹² [...] »

Pour les personnages romanesques glissantiens, le manque et la perte du « temps d'avant » sont aussi ceux « du pays d'avant » ou encore « du pays d'au-delà des mers », qui reste inatteignable dans les mémoires. Éloignée dans le temps et dans l'espace, l'Afrique n'est le plus souvent présente qu'à l'état de traces, de survivances dans les sociétés nées de l'esclavage. Dans *La Lézarde*, elle est symbolisée par quelques lieux (la source, la forêt) et la mort de Papa Longoué qui signe sa disparition. Ainsi que le remarque C. Rochmann dans son article « La place de l'Afrique dans l'œuvre d'E. Glissant¹³ », dans *Le Quatrième siècle*, roman dont l'action est antérieure à *La Lézarde* et qui vise à descendre dans les trous du passé, l'appellation « Afrique » n'apparaît jamais comme référent absolu, mais dans une série de périphrases qui évoquent un espace, « le pays » associé à un « avant » ou à un « au-delà ». Deux formulations qui résument l'irréductible de la perte. Dans le poème « Afrique » extrait du recueil *Le sel noir* publié en 1960, Glissant écrivait une trace africaine silencieuse :

J'ai vu la terre lointaine, ma lumière ; mais elle n'est qu'à ceux qui la fécondent
[...] Une autre terre m'appelle.

12. É. Glissant, *Soleil de la conscience*, Paris, Seuil, 1956, p. 28.

13. M.-C. Rochmann « L'Afrique dans l'œuvre d'E. Glissant », in O. Nkuzimana, M.-C. Rochmann, F. Naudillon (dir.) *L'Afrique noire dans les imaginaires antillais*, Karthala, 2011, p. 45.

C'est l'Afrique et ce ne l'est pas. Elle me fut terre silencieuse.¹⁴

Ce n'est pas la remontée à « l'origine » africaine qui motive la démarche des personnages dans l'univers romanesque glissantien, mais de s'approprier « le pays d'ici », de s'y ensoucher, de s'y territorialiser pour reprendre l'expression deleuzienne. Ce qui importe à Glissant c'est d'approcher non un absolu de l'origine qu'il réfute, mais de mettre en œuvre de manière concrète philosophique et poétique une réflexion sur l'origine comme absolument inconnaissable.

Dans les romans de Glissant, l'espace martiniquais rassemble l'essentiel des traces du passé. Elles sont à déchiffrer notamment hors et dans l'île, dans la mer sur laquelle elle ouvre, et dans ce qui reste de l'espace plantationnaire. Ainsi de Mathieu dans *Le Quatrième siècle* s'interrogeant : « la terre qui fumait la devant lui, n'est-ce pas toujours ce qui reste¹⁵ ? » (QS, 219) La plantation fut l'espace physique et matériel mais aussi socio-culturel de cette organisation économique et humaine modélisante pour le Nouveau-Monde¹⁶.

À plusieurs reprises dans *Le Quatrième siècle* le narrateur rappelle qu'il faut également savoir lire ces paysages car ils fournissent un accès à ce que fut l'histoire. Dans *Cahier d'un retour au pays natal*, Césaire déplorait de vivre dans un de « ces pays sans stèle, ces chemins sans mémoire, ces vents sans tablette¹⁷ ». Glissant, quant à lui, assure : « Notre paysage est son propre monument : la trace qu'il signifie est repérable par en dessous. C'est tout histoire » (DA, 21). Il y a un langage de l'espace caribéen fait de traces qu'il convient débusquer et de tisser afin de rendre signifiante son occupation.

Dans *Le Quatrième siècle* la trace est à l'œuvre dans sa double dimension temporelle et spatiale. Elle atteste du manque, du vide ressentis par le jeune homme en quête de son histoire familiale et collective, lacunaire, qu'il va demander à Papa Longoué de lui retracer. Pour monter sur le morne, à la rencontre du vieux Quimboiseur¹⁸, Mathieu emprunte une de ces innombrables, sentes qui serpentent dans la végétation de la forêt tropicale qu'on nomme « tracées » créoles. Tracée peut-être identique à celle suivie par le premier Longoué, marron fondateur, lorsqu'il a fui la plantation dès le premier jour pour se réfugier dans les grands-bois.

Disciples de Glissant, P. Chamoiseau et R. Confiant voient en ces tracées un héritage historique majeur :

14. É. Glissant *Poèmes complets*, « Sel noir », Paris, Gallimard, 1994, p. 203.

15. C'est l'auteur qui souligne (QS, 219).

16. Glissant se présente comme étant un écrivain héritier des plantations.

17. Aimé Césaire, *Cahier d'un retour au pays natal*, Paris, Présence africaine, 1983, p. 26.

18. Selon É. Glissant, les conteurs et quimboiseurs, auraient assuré dans l'espace plantationnaire une forme de continuité avec le pays quitté par les esclaves. Ils auraient ainsi facilité l'adaptation de ces derniers à leurs nouvelles conditions d'existence en assurant la permanence des traces d'une mémoire africaine, orale qui sera prolongée dans l'oraliture.

La chose est frappante, à côté des routes coloniales dont l'intention se projette tout droit à quelque utilité prédatrice, se déploient d'infinies petites sentes que l'on appelle tracées. Élaborées par les nègres marrons, les esclaves, les créoles à travers les bois et les mornes du pays, ces tracées disent autre chose. Elles témoignent d'une spirale collective que le plan colonial n'avait pas prévu.¹⁹

Ces tracées sont métaphorisées²⁰ comme indices résiduels d'une mémoire spatiale de la résistance à la néantisation et à la stérilisation des imaginaires voulus par l'ordre esclavagiste. Ainsi la tracée, en terre créole, serait un pendant de la trace re-territorialisée. Un de ces « détails du pays », emblématiques de la pratique du Détour, dont Glissant se propose d'opérer le recensement dans *Le Discours antillais*²¹.

De manière plus diffuse quelques traces sont disséminées dans la nature. On relève la vitalité de l'arbre dans les différents textes glissantiens, dans *Mahogany* particulièrement, par leur grand âge, quelques-uns sont bien des témoins sans voix de l'horreur esclavagiste. La communauté humaine est souvent comparée à une forêt « regardez que vous êtes né dans l'impénétrable originelle où l'arbre est mélangé à l'arbre sans pouvoir de séparation » (CC, 191) énonce le narrateur de *La Case du commandeur*.

Le vent, souvent montant chez Glissant, évoque la force immémoriale s'élevant de la terre elle-même. Dans *Le Quatrième siècle*, il est un des agents de la remémoration et accompagne l'élan impérieux du ressouvenir « Et sans lever la tête, ils éprouvaient le vent [...] dont la besogne défrichait aussi quelque chose en eux, la brousse du souvenir où ils se perdaient. » (QS, 73). Dans *Mahogany*, il est porteur « de l'odeur du temps qui [...] trouble ». Reliant l'homme à sa nature-temps, mobilisés, les sens sont aptes à percevoir les traces évanescences portées par l'air, « lis sauvage qui n'ont pas disparu » « odeur d'un four à charbon anachronique et sauvage », « leur langage est une écriture durable qu'il vaut de déchiffrer » souligne Mathieu dans *Mahogany*. Par ces odeurs, « la plantation immuable dans le tremblement vient jusqu'à vous » (MG, 175), le passé et le présent sont unis dans la trace. C'est « frappé d'un songe de vent » (CC, 17) que Pythagore Celat éprouve la réminiscence fulgurante du « pays d'avant ». Ainsi même sans matérialité des traces, le passé peut être présentifié par sa reviviscence et ou par l'exercice actif de son imaginaire.

19. P. Chamoiseau, R. Confiant, *Lettres créoles et tracées antillaises et continentales de la Littérature*, Hatier, 1991, p. 12. Il est signifiant que ce mot « tracées » entre dans l'intitulé de leur essai.

20. Ce contenu métaphorique de la tracée est productive. René Ménéa a également intitulé un de ses essais *Tracées, Les Antilles déjà jadis, Identité, négritude, esthétique aux Antilles*, Paris, Éditions J.-M. Place, 1999.

21. Dans *Le Discours antillais, op. cit.*, Glissant écrit : « Nous en avons fini du combat contre l'exil. Nos tâches sont aujourd'hui d'insertion. Non plus la généralité prodigieuse du cri, mais l'ingrat recensement des détails du pays » (p. 265).

DES TRACES À LA PENSÉE DE LA TRACE : « CE QUE L'ON VIT EST DÉRISOIRE TANT QUE LA PENSÉE NE L'A POINT CORRIGÉ » (SC, 43)

Ce rappel loin d'être exhaustif, de la présence des traces dans le premier univers romanesque de Glissant montre toute leur valeur heuristique. Les traces ont d'abord à voir avec l'esclavage, sa violence et la dépossession totale qu'elle a instaurée : perte d'espace, de temps et de continuité mémorielle pour ceux qui en furent les victimes, les êtres-traces, survivants démunis²² de la traversée du gouffre de l'Atlantique noir.

Car, affirme E. Glissant, contrairement à l'Européen, l'Africain traité pour sa force de travail dans les Amériques est *un migrant nu* qui « a tout perdu dans la grande houle du voyage jusqu'à son nom » (QS, 96) et sa langue. L'esclavage a asservi et instrumentalisé son corps, devenu homme-outil, estimé à sa seule force de travail, il a vu sa dénomination changer²³. Dans *Le Quatrième siècle*, le nom de Béluse a été attribué au premier de la lignée par sa maîtresse Mme de Senglis parce qu'elle le réservait au « bel usage », c'est-à-dire à la reproduction. Si on ajoute à ce nom cynique (conservé par les descendants) l'épisode des commis de la République qui rivalisent d'ironie dans la dénomination des esclaves fraîchement libérés, on perçoit à quel point le nom porté peut être indiciel de l'ascendance esclave²⁴.

Ces traces, « savoirs flous » (CC, 19) sujets à l'effacement, trouveront leur articulation dans la « pensée de la trace », en soulignant leur réversibilité, elle les détourne du trauma qu'elles indiquent. Ainsi pour l'auteur, ce « transporté », a su opposer une réponse à la blessure identitaire majeure de l'esclavage :

Il recompose par *traces* une langue et des arts qu'on pourrait dire valable pour tous. Là où, par exemple, dans une communauté ethnique sur le continent américain on a conservé la mémoire des chants [...] qu'on chante depuis cent ans et peut-être plus dans diverses occasions de la vie familiale, l'Africain déporté n'a pas eu la possibilité de maintenir ces sortes d'héritages ponctuels. Mais il a fait quelque chose d'imprévisible à partir des seuls pouvoirs de la mémoire, c'est-à-dire des seules pensées de la *trace*, qui lui restaient : il a composé d'une part des langages créoles et d'autre part des formes d'art valables pour tous, comme par exemple la musique de jazz qui est reconstituée à l'aide d'instruments adoptés, mais à partir d'une trace de rythmes africains fondamentaux. Si ce Néo-Américain ne chante pas des chansons africaines

22. Dans *Les Indes, op. cit.*, le poète rappelle : « Nous sommes fils de ceux qui survécurent », LI, p. 124. On lit dans *La Case du commandeur, op. cit.* : « L'homme oublié est un homme démuné [...] » p.142.

23. Moreau de Saint-Méry dans *Description topographique et politique de la partie espagnole de l'Isle de Saint Domingue*, publié en 1796, témoigne de cette obsession taxinomique de désigner et classifier les différents types de gens de couleurs dans les sociétés esclavagistes.

24. De même que le nom de Longoué est héritage du cri énorme, ce long « oué » poussé par le Marron premier quand il se retrouve, libre, sur le Morne.

d'il y a deux ou trois siècles, il réinstalle dans la Caraïbe, au Brésil et en Amérique du Nord, par *pensée de la trace*, des formes d'art qu'il propose comme valables pour tous²⁵ (IPD, 16-17).

Glissant insiste sur la notion d'art²⁶ comme réponse à ce cataclysme anthropologique et ontologique auquel fut confronté le *migrant nu*. Rescapé, il a attesté de la continuité de la vie, non pas seulement de manière mécanique, mais en affirmant le principe même du vivant, par un acte ou plutôt une pulsion créatrice qui l'a tiré de la « non-vie », de l'esclavage²⁷ dans son caractère mortifère. Très peu de formes artistiques ont survécu au transbordement, les traces se sont logées dans ce qui était transportable sans support ou immédiatement recomposable sur place, c'est le cas de la musique²⁸. Raison pour laquelle, Glissant évoque le jazz qui est recombinaison musicale par excellence. La trace relève donc de la ruse, ou de la *mètis* grecque de la survie, une forme de ce que Glissant nomme le Détour. Dans cette définition proposée dans *l'Intention poétique*, Glissant fait de la « trace »-sorte d'« impression[s]-affection[s] »²⁹ qui persistent du passé dans tout esprit humain-un révélateur de la puissance de la mémoire comme marqueur d'humanité. Même insue, les résonances de la trace sont telles qu'elles peuvent s'articuler en « pensée ». Dans *Poétique de la Relation* Glissant précise : « La pensée informe l'imaginaire des peuples, leurs poétiques diversifiées qu'à son tour elle transforme. »³⁰

Dans la longue citation extraite de *l'Introduction à une Poétique du divers* qui précède, on note une opération de fondation et de construction : « reconstituer », « réinstaurer », « composer » attestent de la dimension créatrice et productive de la trace. Elle n'est plus « ce signifié dont on a la nostalgie et qui n'offre que son substitut, qui dérobe la présence dont on rêve.³¹ ». Étant reste, résidu, particules, elle signale une permanence, dans sa capacité à entrer en intra-action³² avec d'autres, et pourquoi pas des

25. É. Glissant, *Introduction à une Poétique du divers*, Paris, Gallimard, 1996, p.16-17. C'est l'auteur qui souligne.

26. Étymologiquement rattaché au sanskrit *rtam* qui transmet à la notion d'« ordre » le latin *ars* réunit des idées essentielles, toutes liées à l'activité humaine tendue vers un ordre que cet ordre soit dicté par les dieux ou imposée par les lois logiques[...] » *Le Robert Dictionnaire Historique de la langue française*, p. 215. L'art est aussi « une série de moyens, de procédés conscients par lesquels l'homme tend à une certaine fin, cherche à atteindre un certain résultat », selon une définition du *Trésor de la Langue Française*.

27. Créer signifie « produire ce qui n'existait pas », « donner vie en sortant du néant » cette définition souligne bien cette notion d'imprévisibilité et d'inédit.

28. Ainsi des tambours furent faciles à réaliser avec les matériaux hétéroclites présents sur place, peau de bêtes, barils. Nous pensons ici au *gwo-ka*, musique traditionnelle antillaise.

29. Expression de P. Ricœur dans *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, op. cit., p. 18.

30. *Poétique de la Relation*, Paris, Gallimard, 1990, p. 13.

31. Luce Fontaine-De Visscher « Des privilèges d'une grammatologie », *Revue philosophique de Louvain*, Troisième série, t. 67, n° 1969, p. 461-475, p. 464.

32. Dominique Quessada, dans *L'Inséparé, Essai sur un monde sans autre*, Paris, PUF, 2013, distingue le concept d'interaction et celui « d'intra-action [qui] renvoie à l'idée que les déterminations émergent à travers les relations et depuis une relationalité (*relationality*) », p. 218.

traces ayant d'autres provenances (amérindienne par exemple) elle devient source et origine renouvelées d'un matériau entrant dans une possible (ré)agrégation communautaire. Érigée en pensée, la trace devient une notion opératoire pour décrire la construction communautaire aux Antilles où « [...] la population transbordée s'est constituée en peuple » (DA, 31) – et pour informer son imaginaire d'une manière archipélique, car la trace trame « entre » et par « en dessous ».

Des traces comme signes, Glissant passe donc à la trace-pensée, comme activité affective et/ou intellectuelle, abstraite, sorte de « conscience inconsciente³³ » que l'on approche ou que l'on « fréquente ». Selon lui, malgré le singulier, la trace n'est pas monolithique, faite des seules survivances africaines mais de leur addition à d'autres éléments, par exemple à ceux rencontrés « dans le ventre de cette barque qui [...] dissout et rejette [...] dans un non-monde », celui du « chemin marin des Amériques » (MG, 166). Ce ventre du bateau négrier est le lieu de la (*di-ou-hétéro*)genèse, d'où s'origine la Relation glissantienne : « Ceux-là qui sont remontés du gouffre ne se vantent pas d'être élus. Ils vivent simplement la Relation, qu'ils déchiffrent au fur et à mesure que l'oubli du gouffre leur vient et qu'aussi bien leur mémoire se renforce » (MG, 166-167). On assiste à une réévaluation (qui n'est pas nécessairement valorisation) de cette opération initiée par « le transbord » qui a fait « qu'une population ailleurs se change en autre chose, en une nouvelle donnée du monde », invalidant toute possibilité de retracer jusqu'à une source qui serait unique. Glissant poursuit : « c'est en ce changement qu'il faut essayer comprendre un des secrets les mieux gardés de la Relation » (DA, 28). En effet, selon lui, la Caraïbe fut un laboratoire du vivant, où l'expérience historique de la colonisation et de l'esclavage ont préfiguré ou pré-tracé par la Relation (c'est-à-dire « la quantité réalisée des différents du monde » (NRM, 187)), ce qui sera l'expérience de la mondialité contemporaine. Parce que ces traces sont des rémanences d'un passé mouvant et ouvert à la multiplicité des interprétations, leur prise en compte oblige à penser le Divers au présent et, donc à échapper à l'Un, ce qui est une des préoccupations premières de la philosophie glissantienne :

« La pensée de la trace me paraît être une dimension nouvelle de ce qu'il faut opposer dans la situation actuelle du monde à ce que j'appelle les pensées de système ou les systèmes de pensée. Les pensées de système où les systèmes de pensée furent prodigieusement mortels. La pensée de la trace est celle qui s'oppose aujourd'hui le plus valablement à la fausse universalité des pensées de système » (IPD, 17).

Comme « la pensée dessine l'imaginaire du passé : un savoir en devenir » (SC, 43), par celle de la trace, dont on perçoit ici l'articulation poétique philosophique et politique, Glissant insère les survivances africaines dans

33. É. Glissant *Une nouvelle région du monde, Esthétique* 1, p. 130.

un passé qui les excède car il les incorpore, avec d'autres à un processus de création. Il fait le constat, ou l'hypothèse (utopique pour certains), d'une identité nouvelle, rhizome, qui s'est fait jour, conjuguant l'ensemble des éléments culturels hétérogènes qui se sont trouvés réunis dans ces « pays composites » que sont, pour lui, les sociétés du Nouveau-Monde, où se sont rencontrés tous les pays du monde³⁴ rendant inséparés (et inséparables) le même et l'autre. « Nous savons [écrit Glissant] que l'autre est en nous » (POR, 39). Connaissance qui rend possible une « conscience de la diversité du monde, non de sa disparité mais de la solidarité de ses différences entre elles » (PHR, 30).

Les traces sont donc prolégomènes à la combinatoire anthropologique inachevable de la créolisation, et dont on sait qu'elle constitue une des notions majeures de la théorie et de la poétique glissantienne :

Recomposons donc. Dans les pays composites, et par exemple pour les cultures créoles des Amériques **l'avancée s'est faite par traces**. L'essentiel de la population est arrivée nue, c'est-à-dire après avoir été dépouillée des artefacts de sa culture originelle, de ses langues, de ses dieux [...] Il lui a fallu recomposer par trace dans les savanes désolées de la mémoire, ce qui lui restait des anciennes cultures ataviques, le reconnaître et l'élire dans l'exultation, et l'accorder par créolisation aux autres données culturelles intervenues dans ce composite.[...] ³⁵ (NRM, 188-189).

« Recomposons », cette exhortation donne à lire toute l'intentionnalité de Glissant, déchiffreur³⁶, engagé dans un travail de remaillage des traces pour tenter de reconstituer ce continu à partir du discontinu qui est au cœur de ses poétiques. Si, et comme la trace évoque un passé de manière ténue et fragile, il ne vaut que par le présent qui le fait advenir et l'inscrit dans un devenir. C'est le sens de la notion oxymorique de la « vision prophétique du passé » explicitée dans *Le discours antillais*,³⁷ comme « une exploration » du « tramé complexe du passé » et qui revient à « démêler un sens douloureux du temps et à le projeter dans tout à coup dans notre futur » (DA, 132). Cet exercice de « deviner prévoir ce qui s'est passé » a un effet libérateur, des contraintes de la science historique notamment. Par son travail d'anamnèse qui s'appuie sur des éléments d'une mémoire vive, car transmise de génération en génération par l'oralité, Papa Longoué peut remonter jusqu'en 1788, date à laquelle s'arrêtent les archives péniblement réunies

34. Dans *La Lézarde*, *op. cit.*, on lit : « Presque tous les pays du monde se sont rencontrés ici [...] pour des siècles. Et voilà il en est sorti le peuple antillais. Les Africains nos pères, les engagés bretons, les coolies indiens, les marchands chinois. Bon, on a voulu nous faire oublier l'Afrique. Et voilà, nous ne l'avons pas oubliée ; [...] » p. 235.

35. Je souligne.

36. Je reprends cette dénomination à F. Noudelmann, « Glissant le déchiffreur », in *Passage Écritures francophones, théories postcoloniales*, dir. Z. Ali-Benali, M. Mégevand, F. Simasotchi-Bronès, *Littérature*, n° 154, Larousse, Paris, 2009.

37. Notion qui était déjà formulée dans la préface de la première édition de *Monsieur Toussaint*, en 1961.

par Mathieu dans son travail d'historien qui continue d'être taraudé par « Où, Quand, Comment, Pourquoi ! » (CC, 96). Cet exercice de ressouvenir volontaire malgré une mémoire obscure, est donc décisif, car il inscrit les traces dans une dynamique vitale. Pour P. Nora, « La mémoire est la vie, toujours portée par des groupes vivants et à ce titre elle est en évolution permanente. [...] »³⁸ »

De même que la dérision qui a entouré pour certains esclaves l'attribution d'un nom-trace dans *Le quatrième siècle* peut être déjouée, si celui qui le porte, connaissant son histoire réelle se « hausse », dès lors, il « [...] quitte le trou béant des jours et des nuits, il entre dans le temps qui lui réfléchit un passé et le force vers le futur. » (QS, 208)

Par la pensée de la trace, Glissant renoue ensemble la mémoire et l'histoire qui ne peut plus être univoque. Dans *Le quatrième siècle*, libératrice, la vision « prophétique du passé » prenant appui sur la trace permet d'imaginer « un autre passé » (QS, 261) et une remise en route d'une histoire rendue à nouveau intelligible³⁹. Cette *praxis* visionnaire est transmissible puisque Papa Longoué, quimboiseur et passeur de mémoire, a le pouvoir de faire partager à Mathieu sa vision. Ainsi est rétablie une possible continuité mémorielle qui nécessite l'acceptation préalable des « trous » que portent les traces fragiles, incertaines et opaques. Incertitude et opacité qui sont elles aussi des motifs structurants de la pensée glissantienne. On peut rappeler que *Le discours antillais*, essai majeur de Glissant s'organise à partir de cette notion mouvante de la trace. Il comprend dans ses *Introductions* une partie intitulée : « À partir des traces d'hier et d'aujourd'hui » (p. 18). Son premier chapitre s'intitule « L'insu, l'incertain », il se clôt par une partie titrée : « Traces » (p. 159).

LA PENSÉE DE LA TRACE : OPÉRATEUR POÉTIQUE ET THÉORIQUE

Mise en place dès les premiers romans de Glissant, et diffusant dans son œuvre jusqu'à ses textes les plus récents, la trace est emblématique de sa *poésis* dans la mesure où elle investit également profondément la langue et l'écriture. L'image du cri récurrente dans l'œuvre de Glissant, est elle aussi figuration de la trace, matérialité évanescence d'un *avant* souffrant, et chaotique. On songe à la réminiscence-déflagration qui saisit Pythagore Celat dans *La Case du commandeur*, « un cri de malfini tragique » (CC,

38. Alors que « L'histoire est la reconstruction toujours problématique et incomplète de ce qui n'est plus. La mémoire est un phénomène toujours actuel, un lien vécu au présent éternel [...] », Pierre Nora, « Entre Mémoire et Histoire. La problématique des lieux », dans Pierre Nora (dir.) *Les Lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, 1984, P.XXX.

39. Il ne s'agit pas pour autant de la rendre à un *telos*, puisque la créolisation résultante d'un imprévisible est imprédictible.

18). Une des traces gravées dans les esprits, dans les corps et les espaces et qu'il conviendrait de déchiffrer serait celle du cri initial non-écrit et donc non attesté comme relevant des traces historiques mais qu'on peut imaginer avoir été poussé, dans la cale, par l'esclave. Ce cri, celui des « témoins inentendus » de « ces héros sans actes » que furent *les migrants nus*, pour Glissant, ce « cri indistinct nous nomme sans retenue » et il faut l'extraire de l'inextricable silence de l'histoire. Ce cri hante l'imaginaire littéraire créole et nombre d'écrivains (à commencer par Césaire) ont prétendu le prolonger et il reste pour eux un mode de définition de leur énonciation. Une sorte de fidélité à la trace des origines. Dans *L'Intention poétique*, Glissant signale le cri comme attaché à une permanence : de son dire : « Mais il faut que je vive et crie l'actuel avec les autres qui le vivent. En connaissance de cause. Ce qui dès lors est une poétique, dans une poétique plus large de la relation, est ainsi contradictoirement noué dans une urgence : le cri vécu dans la durée assumée » (IP, 39).

Dans *Tracées créoles*, leur histoire littéraire créole, P. Chamoiseau et R. Confiant rendent au cri sa fonction primordiale en intitulant un des chapitres initiaux : « Cri en cale et silence du marron ». Aa, le personnage du Marron dans *La Case du commandeur* qui finit par mourir du « cri entré dans sa gorge », est une incarnation romanesque glissantienne du rapprochement entre cri et silence. Le roman pointe l'oubli – menace d'effacement- qui s'installe mais, trace indélébile, le cri poussé par Aa survit. Car, affirme le narrateur : les « gens oublierait Aa, mais [...] son cri coulerait dans leur poitrine » (CC, 164).

Plus encore que des langues africaines, dont la trace est présente dans la langue créole formée aux Caraïbes, c'est de toutes les langues de tous les peuples qui ont concouru à les peupler que l'écriture littéraire peut porter trace. Glissant qui a affirmé à maintes reprises écrire « en présence de toutes les langues du monde » précise cette formule dans *Philosophie de la Relation* par l'affirmation d'une présence résiduelle en lui des langues d'avant :

[...] j'éprouve, quant à moi, la certitude que je connais toutes ces langues que nous avons laissées derrière nous pendant cette déportation vers les Amériques et qui ont suivi leur chemin sans savoir que nous les avons abandonnées, le wolof, le sérère, le kiswahili, par exemple, et leurs dizaines de variantes, je rêve que je les pratique, et je les pratique vraiment, elles sont ce que nous avons porté à la puissance d'oubli du Tout-monde, en même temps qu'elles illustrent ce que ceux qui n'ont pas cessé de les parler portent à la beauté de la Relation. (PHR, 119)

Cette présence des langues comme ondes réfléchies du passé et du monde, s'arrime à la notion d'écho-monde glissantienne qui rassemble pensée de la trace, créolisation, Relation et Tout-monde.

Dans l'écriture des premiers textes fictionnels glissantiens, la trace est figurée à travers des procédés rhétoriques, la pratique du questionnement, l'utilisation d'adverbe de modalité marquant le doute, la profération et l'accumulation d'hypothèses etc., toutes figures qui semblent signaler la fouille et un renoncement aux « apparences de vérité absolue. » (NRM, 187). La trace présence-absence car souvent évanescence et immatérielle, me semble inspirer également quelques procédés lexicaux et stylistiques glissantiens, par exemple les nuances établies par l'utilisation récurrente des préfixes *im/in*⁴⁰ qui ne signifient pas l'inverse mais signalent plutôt la possibilité d'« alliance révélée d'un contraire à son autre » (SC, 21). Marqués par l'hésitation, l'essai, soumis à de fréquentes corrections, et répétitions, ces récits portent indice et trace de l'imprévisible, de l'incertain, de « la pensée du tremblement » qui nous éloigne des certitudes enracinées » (PHR, 54) qui sont des leitmotifs de la pensée glissantienne.

LA PENSÉE DE LA TRACE : TRAVERSER L'OBSCUR, VERS UNE GRAMMAIRE DU TOUT-MONDE

Présente dès le départ dans son œuvre, il semblerait que Glissant ait vu en la trace l'« opérateur par excellence d'une connaissance indirecte [...] » à l'instar de P. Ricoeur (MHO, 215). Cette « connaissance qui n'est pas dépérissement » (SC, 60) a donné lieu à une pensée exploratoire et dynamique permettant d'appréhender dans leur articulation productive, passé présent, et futur et conduisant jusqu'au Tout-monde glissantien :

La pensée de la trace est la plus sensible qui soit aux liaisons magnétiques qui forment la grammaire du Tout Monde et dans la mesure où les cultures ataviques tendent aujourd'hui de plus en plus vers le composite, le recours à la création par trace, et les traces qui se distinguent des pensées de système vont progressant et s'affinant⁴¹.

Reprenant l'histoire lacunaire de son lieu en partant de la trace qu'il fait projet d'écrire, autant pour faire régresser l'oubli (ou lui donner puissance de proposition par l'imaginaire) que pour la sauver de l'effacement qui toujours la menace, l'écrivain vise non à combler le manque qu'elle porte⁴² mais à y consentir, en dévoilant ce qu'il recèle de devenir possible⁴³. Il ne faut surtout pas la perdre au risque de se perdre soi-même, cependant pour Glissant, « tourner dans sa trace » est sclérosant, dans un élan archipélique, la trace, révélatrice de ce qui tient du passé – (dans le) présent ne se résume pas à l'un et/ou à l'autre mais engage vers le futur. La pensée

40. L'impensé, l'insu, l'imprévisible, l'incertain, l'inextricable, l'incrédé, l'imprédictible, etc.

41. É. Glissant, *Une nouvelle région du monde, Esthétique 1*, Paris, Gallimard, 2006, p. 188.

42. Cependant, Glissant ne vise pas à faire archive par l'écrit : « Est-il vérité ou non par qui se garde la trace écrite ? » (MG, 175).

43. « Car l'écriture, comme l'Un, est un manque consenti. » (IP, 35).

de la trace, inséparable de l'inquiétude et de l'incertitude, nourrit une autre pensée glissantienne, celle du tremblement, essentielle selon l'écrivain pour approcher « l'inextricable du monde » :

La pensée poétique, coupant à travers les lyrismes de convention, est passée [des] profondeurs à [la] Relation. La trace cependant est-ce par quoi, sur quoi, en quoi le tremblement avance. Elle résiste à la recherche de la transparence (et pouvons-nous dire, à l'analyse ?) mais elle approche les liaisons magnétiques. Sa fragilité est ce qui fait sa résistance, et sa fugacité garantit sa durée. Elle parcourt à travers nos accumulations, nos assonances, nos répétitions, nos circularités. La trace ne consent pas aux économies rusées de l'expression, non plus qu'elle n'autorise les répliques littérales de nos réalités, les duplicats sans ouverture ni invention. (NRM, 188)

La trace est donc paradigmatique de la poétique glissantienne, un de ses lieux communs, point d'intrication qui permet d'allier perte et recombinaison passé/présent/à venir, fragilité /résistance et fugacité/durée, et qui peut éclairer la circulation continue de son écriture entre poésie, fiction et philosophie. En s'enfonçant dans la nuit opaque de l'histoire qu'il tente inlassablement de défricher/déchiffrer à partir de cette forme-sens, Glissant fait tracée. En effet, il indique indubitablement une ligne à suivre, mais qui se doit de garder son allant imprévisible, en marge de tout ordre discursif systémique, à la fois dans le traitement de l'histoire et dans la mise en œuvre de la littérature dans son rapport à l'inattendu du monde :

On ne peut pas dire le monde avec cette parole claire, évidente, rassurante qui était celle des gens qui avaient la prétention de conquérir et de dominer le monde [...] la poésie essaie d'approcher le tout-monde [qui est] une réalité palpable que le poète sent en lui de cette espèce de brousse à travers laquelle passent les traces et qui débouchent peut-être sur des absolus du désert, non pas des absolus préfabriqués⁴⁴.